

B X

REVUE TRIMESTRIELLE N° 69

Janvier
Février 1998
Mars

Pierre Gosset
EDITEUR RESPONSABLE

C.R.I.B.A.

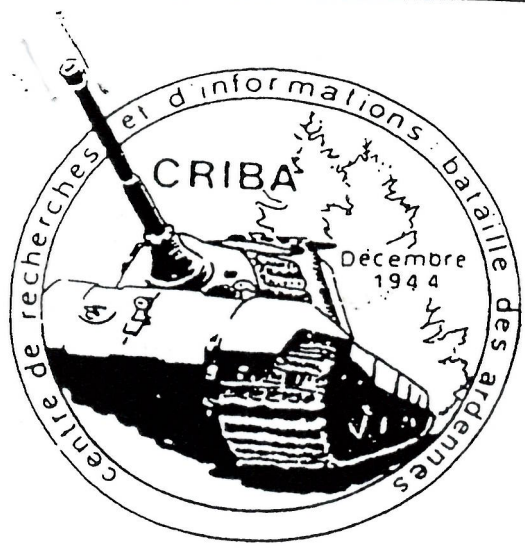
Association sans but lucratif
Fondateur: Fernand ALBERT

Siège Social

Rue des Fraisiers 20
4041 VOTTEM

BELGIQUE

Compte bancaire: n° 240-0626707-91
La cotisation annuelle est de 500 francs



SOMMAIRE

Enrolés de force. *Voir aussi*
par Aloys POULL. *livre: Belgaburger Jansen* page 2
am Krieg 1944-1945

Le bombardement allemand sur
Malmédy par un canon sur rail
le 16 décembre 1944. *de l'amicale Pirmas-Dammowitz* page 4
"Les deux Allemands!"
D. 411-429.

Le 2e Bataillon du "Monmouthshire Regiment"
dans les Ardennes du 30 décembre 1944 au
19 janvier 1945. page 8
par Pieter STOLTE.

Le 16e Bataillon d'Observation
d'artillerie de campagne. page 12
par William Meisel
présenté par Henri REGISTER
traduction: Raymond GOEME.

N'attends pas demain... pour payer ta cotisation

Aucune reproduction d'articles
et/ou d'illustrations ne peut être
effectuée sans l'accord explicite
de la rédaction

La revue ne reflète pas nécessairement le point de vue
du C.R.I.B.A.
Les articles publiés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs

Enrôlés de force.

par Aloys Poull.

Ressortissant luxembourgeois enrôlé, contre mon gré, dans les rangs de la Wehrmacht, j'étais sous la pluie, une nuit d'avril 1945.

Les gouttes de pluie s'éclataient, sur les boutons d'aluminium des sales capotes grises d'uniforme, de ces "enrôlés de force" devenus par la force des choses, des P.O.W. des troupes américaines.

Des vestes boutonnées les unes aux autres, formaient comme un parapluie au-dessus de nos têtes vides de désespérés aux yeux hagards.

Des hommes, déjà épuisés par de longs séjours au front, parfois blessés plusieurs fois, certains avec de vilaines plaies ouvertes, étaient réduits à la condition de bétail humain. Ils étaient là, entassés sur un champ à ciel ouvert et, les premiers jours, sans vivres ni boissons, sous le déluge qui tombait du ciel. La garde casquée et armée faisaient les cent pas aux quatre coins du camp, soi-disant provisoire.

Un groupe de Luxembourgeois, une dizaine au début, une trentaine par après, ont dû vivre là, durant six semaines, dans des conditions très difficiles, sans omettre de citer le manque total d'hygiène.

Les ex-soldats, sans distinction de formation ni de classe, "libérés" par les Alliés, se blotissaient les uns contre les autres en cette nuit froide et pluvieuse d'avril 1945. Les quatre hommes les plus costauds de ce groupe de Luxembourgeois étaient assis par terre, dos à dos, en forme de croix, les jambes écartées, les autres assis entre leurs jambes pressaient leur dos contre la poitrine du précédent. De plus en plus, la pluie alourdissait la couverture faite de capotes militaires dont le tissu s'imprégnait d'eau. Sous cet abri précaire, se tenaient agglutinés ces hommes barbus, aux uniformes et sous-vêtements souillés dégageant une odeur moite de mâles épuisés par la soif et la faim.

De temps en temps, une respiration profonde, ou un gémissement, se faisait entendre. Après une heure ou deux de ce silence tout relatif, les hommes courbaturés se levaient pour recommencer la même gymnastique de position en croix, après quelques mouvements de détente.

Les estomacs étaient vides, les pieds et les mains de certains blessés étaient couverts de plaies suppurantes. Mais chez ces ex-soldats, les pensées voguaient vers le passé et, plus encore, vers l'avenir.

Ces jeunes sacrifiés -de 18 à 25 ans- n'avaient qu'un souhait à exprimer: survivre et sortir rapidement de ce champ labouré par leurs godasses d'hommes "libres". Mais, de jour en jour, ce champ se transformait en camp. La structure de celui-ci consistait en l'implantation d'une dizaine d'enclos contenant chacun environ 5.000 hommes. Ces sortes de cages étaient séparées par des couloirs de barbelés de plusieurs mètres de haut et, de plus ou moins, trois à quatre mètres de large. Les gardiens armés circulaient alors en jeep. C'était aussi dans ces allées que passaient quotidiennement des civières transportant des mourants ou des cadavres qui allaient rejoindre, soit la baraque sanitaire, soit le funérarium "collectif" et dont les édifices se trouvaient tous deux, à l'entrée du camp.

La pluie continuait à tomber et le sol devenait de plus en plus boueux. Les nuits passaient très lentement, trop lentement. Les pensées de chacun allaient à son foyer. Attendre... Toujours attendre... Et prier, même ceux qui se disaient athées s'y mettaient. Espérer revoir les siens telles étaient les préoccupations de cette jeunesse devenue trop rapidement adulte. Qu'étaient devenus les parents, les frères, les soeurs, les fiancés, les enfants, les amis dont on était sans nouvelles depuis plus de sept mois? Les familles qui étaient restées au pays avaient dès la Libération du territoire en septembre 1944, entamé les formalités de recherche des leurs pas encore revenus des camps. Enrôlés, maquisards, résistants, fusillés, blessés, déportés, dénonciateurs, traîtres, tout ce monde qui constituait un "brouillard mental" dans l'esprit des "malgré eux" qui avaient bien le temps de penser, tout au long de ces journées sans fin.

Les souvenirs se rapportaient aux sévices divers, aux bombardements alliés ou allemands, aux camps de concentration, aux camps de déportés, à la retraite des troupes allemandes, à l'avance des Libérateurs mais aussi, aux derniers sursauts du fauve blessé, qui avait encore engendré l'offensive von Rundstedt, dévastatrice de la moitié du pays.

Qui était encore en vie? La guerre n'était toujours pas terminée bien que l'étau se resserrât de plus en plus sur le "Grand Reich Allemand" et la vie continuait dans ce camp de la plaine du Rhin. Mais dans quelles conditions!

Puis, le matin, lentement, la lueur solaire apparut du côté opposé aux monts du ~~massif~~ **HA RD**. Les P.O.W. attendaient toujours qu'on décide de leurs sorts. Il faisait de plus en plus clair, le soleil salvateur monta au-dessus de l'horizon. Les visages se décrispèrent mais les estomacs devront encore attendre pour recevoir des queues de carottes, l'herbe et les pissenlits étant épuisés depuis belle lurette dans le champ. Les vêtements pourront être séchés, les puces pourront être recherchées. Les conversations s'animent sur les derniers potins de l'avance alliée et de notre espoir d'être hors de ce camp, libres enfin! L'espoir aussi revint de recevoir une soupe, quelle qu'elle fut! Après dix jours, un premier pain pour huit hommes sera offert en partage. Les rations seront de toute façon très maigres et distribuées à des heures impossibles, aussi bien de jour que de nuit, car plus de 50.000 bouches de toutes nationalités, attendent une pitance. Plus de six semaines devaient se passer sur ce champ sans abri, le ventre creux, dans des conditions inhumaines, excusables ou non. Pour les "enrôlés de force", cela devenait démentiel. Ils vivaient encore grâce à leur volonté de survivre.

En ce miracle on ordonna le rassemblement des Luxembourgeois et ceux-ci reçurent des rations pour plusieurs jours. Après plusieurs heures d'attente, l'embarquement se fit en gare de Böhl-Ingelheim. Plus de trente hommes, dont un à la limite de la folie, furent enfermés dans un wagon à bétail... verrouillé de l'extérieur. Après trois jours de voyage et de longs arrêts dans des gares, entre le Rhin et les Ardennes françaises, le convoi arriva à destination. Les prisonniers furent acheminés au camp de Stenay et enfin, heureux, ils obtinrent couverture et ration suffisante de nourriture. Ils purent dormir sous tente sur des lits de camp et des installations sanitaires étaient mises à leur disposition. Les blessés et les malades étaient rapidement pris en charge et après quelques jours, chacun était soumis à un interrogatoire par la Commission de Rapatriement et, endéans les huit jours, les premiers pouvaient rejoindre leur pays et leur foyer, si du moins celui-ci existait encore.

Ces documents ont été transmis par Mr. Aloys Poull fils via Mr. Paul Dropsy

IL Y A PLUS DE 50 ANS - QUELQUES CHIFFRES...

(RAPPEL 5-6/1990, Livre d'or des camps)

Habitants luxembourgeois (Grand Duché) victimes de la Deuxième Guerre Mondiale.

Civils luxembourgeois "Morts pour la Patrie"	1592
Enrôlés de force dans la Wehrmacht	3150 <i>sur env. 12.000</i>
Jeunes filles enrôlées de force	58 <i>sur env. 3.000</i>
"Etrangers" résidant au Luxembourg pendant la guerre 40/45	437
Victimes civiles luxembourgeoises sans mention "Mort pour la Patrie"	456
Residents juifs au Luxembourg (sans nationalité luxembourgeoise)	2478

Total : 8171

Pourcentage des victimes pour une population estimée au début de la guerre à 290.000 habitants: 2,8 %	
Tableau comparatif	
Pologne:	16,5 %
Allemagne:	1,7 %
Pays-Bas:	2,4 %
Belgique:	1 %
U.R.S.S.	10 %
G.D. de Luxembourg:	2,8 %
France:	1,7 %
Grande-Bretagne:	0,7 %

Cantons	Population 1939	Prisons et Camps de concentration				« Wehrmacht »				Déportation				Maquis et armées alliées		Destinés politiques	
		arrêtés		morts pour la patrie		appelés	tombs	disparus	réfractaires et déserteurs	familles déportées	Personnes déportées		Morts dans la déportation		combattants tombés au champ d'honneur		
		Hommes	Femmes	Hommes	Femmes						Hommes	Femmes	Hommes	Femmes			
1. Claphelen	16740	215	16	27	3	793	68	87	317	39	55	68	2	—	65	1	49
2. Clervaux	13635	286	60	64	16	697	90	37	318	113	183	254	8	8	62	4	18
3. Diekirch	18052	273	27	27	4	607	80	66	174	102	167	186	15	13	31	3	36
4. Echternach	11131	181	19	20	9	396	68	40	99	29	39	47	1	1	14	1	24
5. Esch, Alzette	97018	1204	200	195	18	4141	589	415	1012	276	442	448	8	6	183	26	173
6. Grevenmacher	15587	179	12	16	3	591	82	48	180	76	119	131	4	1	32	1	15
7. Luxembourg	72400	686	96	267	27	2869	469	347	622	280	623	625	33	18	79	11	276
8. Mersel	12702	134	18	17	1	496	77	60	157	54	113	128	2	2	28	1	13
9. Redange	12015	70	18	13	1	488	64	45	228	41	75	66	2	7	35	4	18
10. Remich	10904	71	16	14	2	404	63	44	160	43	63	62	9	6	13	2	5
11. Vianden	2821	46	13	22	9	100	10	10	49	22	32	47	1	1	28	1	3
12. Wiltz	13501	113	11	22	5	650	86	61	204	63	94	131	4	2	16	2	10
Total	296776	3458	505	694	97	12031	1775	1250	3610	1138	1996	2191	89	65	582	57	640

Plus de 4000 Luxembourgeois ont été internés dans les prisons et les camps de concentration.
 Plus de 4000 autres Luxembourgeois (1138 familles) ont été déportées dans des camps de transparence en Allemagne (Umsiedlungslager).
 Un grand nombre de résistants, surtout courageusement, ont pu cacher 300 fugitifs politiques.
 Plus de 1000 Luxembourgeois (150 familles) ont été enrôlés de force (en France) et assignés à des tâches de combat.
 Plus de 1000 Luxembourgeois ont été enrôlés de force en Allemagne.
 Plus de 1000 Luxembourgeois ont été enrôlés de force dans les maquis de France ou de Belgique.
 Plus de 1000 Luxembourgeois ont combattu dans les rangs des armées alliées. Et plus de 1000 ont combattu dans les organisations clandestines de la résistance luxembourgeoise.

9x

numeros de depose
FRANCO-BELGE

Editeur responsable: Pierre Gosset
Rue des Fraisières 20
4041 VOTTEM

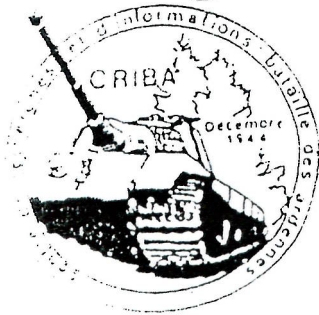
C.R.I.B.A.

Article RAYMOND /
(mon frère)
DE HALLEU
"Officier Hasard"

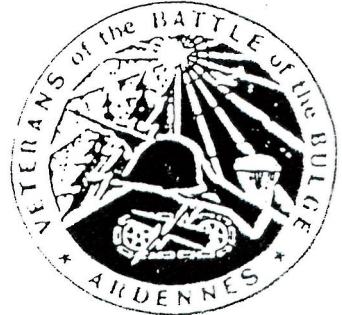
INFO

D. 5 → 8.

Bulletin trimestriel du
CENTRE DE RECHERCHES
ET D'INFORMATIONS SUR
LA BATAILLE DES ARDENNES



N°4
1996



Souvenirs de l'Offensive von Rundstedt =====

Avant-Propos.

Pourquoi j'étais à Stavelot le 17 décembre 1944 vers 18 heures (près du casino) alors que j'habitais Malmédy.

Faisons un petit retour en arrière.

En septembre 1944, quelques jours avant que les Américains ne libèrent Malmédy, il y avait encore en ville des Allemands du régime nazi (soldats, administrations, jeunesse hitlérienne). Ces autorités donnaient l'ordre à tous les jeunes de se rassembler devant la maison de la jeunesse hitlérienne, munis de pelles et de couvertures, pour être embarqués dans des camions et rejoindre les lignes arrières allemandes, afin de mieux soutenir l'armée. Sans doute pour creuser des tranchées! Le jour venu, moi-même et d'autres amis ne nous sommes pas présentés et nous sommes restés cachés dans les bois les 2 ou 3 jours avant l'arrivée des Américains. D'autres se présentèrent et partirent vers l'arrière du front en Allemagne.

De septembre jusqu'en décembre 44, les Américains installèrent leurs tentes là où se trouve actuellement le nouvel Athénée Royal.

Début de l'Offensive von Rundstedt (j'avais 15 ans).

Tout le monde fut surpris le samedi 16 décembre vers 10 et 11h. Les premiers obus (sans doute de l'artillerie allemande) tombèrent Place du Commerce (maison Lachette) et en Chemin-Rue où plusieurs maisons furent détruites.

Les samedi 16 et dimanche 17, les Américains étaient en alerte. De nombreuses personnes fuyaient MALMEDY avec les moyens dont elles disposaient. Comme on savait les Allemands très proches, le dimanche 17 après-midi, la rumeur courut qu'ils allaient reprendre la ville et forcer les jeunes et moins jeunes à rejoindre leurs rangs.

Quelques Allemands, entre 13.00 - 14.00 heures, le 17 décembre, étaient descendus vers Falize où certains furent tués.

Les Américains ne quittèrent pas MALMEDY.

Je suis parti de chez moi pour échapper aux Allemands. Je ne puis donner d'autres détails sur MALMEDY et ce qui s'y est passé par après.

C'est donc vers 15.30 heures le 17 décembre 1944 que mon aventure commença.

Je descendais donc, en suivant les rails de chemin de fer, vers l'Avenue des Alliés pour me rendre à l'intérieur du pays, lorsqu'à 100 mètres du pont de chemin de fer qui surplombe l'Avenue des Alliés, je rejoignis deux soldats américains qui se soutenaient et avançaient péniblement.

Lorsque je les eus rejoints, je constatai que le plus jeune des deux était blessé. Le second, plus âgé, soutenant le jeune, m'interpella d'une voix horrifiée et peureuse. "Where are the Germans, where are the Germans"... et ainsi de suite. Ils étaient si angoissés que je me suis demandé, par la suite, s'ils n'avaient pas échappé au massacre de BAUGNEZ.

Je les rassurai, en anglais, en les invitant à me suivre jusqu'à la caserne où j'espérais trouver des Américains. En descendant de la voie de chemin de fer, je vis une ambulance arrivant de MALMEDY à toute allure. Je me mis au milieu de la route pour arrêter l'ambulance, qui hésitait un peu. Le chauffeur en descendit et les deux soldats blessés entrèrent dans l'ambulance qui partit en trombe. Malheureusement pour moi, le chauffeur ne pouvait prendre des civils.

Pendant cette opération, je vis passer le bon vieux camion LATTIL de l'ESMA (avec ses roues en caoutchouc dur et ses chaînes de traction). J'ai essayé de rejoindre le camion rempli de personnes, mais je n'ai pas su le rattraper.

C'était ma première malchance, car ce camion se dirigeait vers SPA.

A pied, j'arrivai sur la route de MASTA et, voyant les camions américains descendre vers STAVELOT, je crus que c'était la bonne direction.

C'est ainsi que je me dirigeai vers STAVELOT en empruntant la route de MASTA encore bordée d'arbres. Je marchais entre les arbres car, sans cesse et à toute allure, les camions

nt
23

35
és

ai
et
on

44
nt

on
rt

américains remplis de soldats, venant de BURNENVILLE, descendaient vers STAVELOT. J'arrivai finalement, vers 18.00 heures, devant le Casino de Stavelot où se trouvaient rassemblés de nombreux soldats américains et des civils dans un total désarroi.

Il se fit que dans toute cette foule, je rencontrai une connaissance qui, elle aussi, se demandait ce que je faisais là? En lui expliquant ma situation, je la suivis de l'autre côté du pont sur l'Amblève pour loger dans une maison de la route de WANNE, avec, dans mon esprit, l'intention de reprendre le lendemain le chemin vers l'intérieur du pays. Il est vrai que ni les soldats américains, ni les civils ne connaissaient la situation militaire exacte: ceci, sans doute à cause de l'effet de surprise de l'offensive.

Le lendemain 18 décembre (lundi), nous fûmes surpris par le bruit des fusillades. En regardant par la fenêtre, on voyait les Américains qui fuyaient vers la vallée pour traverser l'Amblève, se couvrant l'un l'autre en tirant dans notre direction.

Un certain moment, on entendit une énorme pétarade de moteur: c'était un char allemand, touché par des obus venant d'en face, de l'autre côté de l'Amblève.

Après plusieurs jours ou le lendemain (je ne sais plus) des soldats allemands entrèrent dans la maison qui nous abritait. Comme je connaissais l'allemand, un soldat vêtu d'un manteau sur son uniforme allemand me demanda de l'accompagner jusqu'à la ferme, 2 à 300 mètres plus loin, sur la route de WANNE. C'était pour observer les troupes américaines de l'autre côté de l'Amblève.

Le lendemain matin, nous vîmes des soldats américains près de cette ferme. Une personne âgée mit des pommes dans un panier et nous allâmes à leur rencontre... En réalité, il s'agissait de soldats allemands en uniforme américain qui venaient sans doute de Wanne.

Pendant quelques jours, la bataille fit rage mais nous ignorions où se déroulaient les combats. Par la suite, on apprit que, tour à tour, les soldats allemands et américains essayaient de franchir le pont sur l'Amblève au pied de la route du Vieux Château.

Comme les maisons de la route de WANNE étaient prises pour cible, nous sommes partis par l'arrière dans la cave d'une autre maison. Bon nombre de personnes s'y trouvaient déjà. Avec nous, on était plus de 20 personnes, je crois! Nous étions à l'abri des tirs, mais personne ne pouvait sortir. On s'éclairait avec une petite lampe à pétrole et, c'est là, que, pendant quinze jours ou trois semaines (je ne sais plus), nous avons vécu angoissés en permanence. Vous pouvez vous imaginer les problèmes de tous genres qui se posaient.

Je me souviens que pendant tout ce temps, je dormais assis dans le réduit sur un tas de pommes de terre. Je crois que c'est dans cette cave que j'ai rencontré Monsieur Antoine, de MALMEDY, qui était wattman à la centrale hydraulique de BEVERCE, avant ces bouleversements.

Nous ignorions tout du sort de nos familles respectives. C'est Monsieur Antoine qui entamait le chapelet tous les soirs et il me prit sous sa protection. Jusqu'à la fin du périple, nous sommes restés ensemble. Heureusement, il connaissait l'allemand et c'est grâce à cela que nous avons pu éviter le pire. Entendant leur langue, les soldats allemands se calmaient un peu, ils ne faisaient confiance à personne. C'étaient des troupes de choc S.S.

Un jour, alors que nous étions montés dans la cuisine pour manger quelque chose, nous aperçûmes deux ombres passant devant la fenêtre. Quelques secondes plus tard, d'un coup de pied dans la porte, deux soldats S.S. sautèrent dans la cuisine, revolver au poing.. puis, un troisième se dirigea vers la cave. J'ignore s'ils avaient l'intention de lancer une grenade. Ils étaient affolés. Les deux premiers S.S., mal rasés et anxieux, s'assèrent sur un banc en face de nous, revolver pointé sur nous. Monsieur Antoine et moi-même entamâmes un dialogue en allemand, ce qui calma l'atmosphère pour un moment.

Brusquement, un des deux se leva et donna l'ordre aux deux autres de quitter la maison. Nous avons appris par après que, dans une maison un peu plus haut, 7 ou 8 personnes avaient été tuées.

N.B. Je décris ce dont je me souviens. Il faudrait peut-être, par recoupement, interroger d'autres personnes qui étaient là.

Inutile de dire que le temps passé dans cette cave, sans sortir, posait de nombreux problèmes qui, à la longue, devenaient insolubles.

On vivait sans avoir la notion du temps qui s'écoule. Je m'en rends compte aujourd'hui, en essayant de replacer les événements dans le temps. Je n'ai plus de repères, de dates pour les événements vécus jusqu'au 26 janvier, jour de la libération par les troupes américaines dans la ferme de **COMMANSTER**.

Le dernier "jour-repère" dont je me souviens, c'est le jour de Noël (24/25 décembre). Je me rappelle qu'il y avait un certain relâchement dans les combats. Pour la première fois, j'ai quitté la cave et fais quelques pas dehors pour constater qu'il y avait beaucoup de neige durcie et un soleil splendide.

Je ne sais plus quel jour nous étions lorsque nous avons dû abandonner cette maison pour entamer l'évacuation forcée qui se termina à **COMMANSTER**.

Je vais relater les souvenirs qui me restent de cette évacuation à pied, dans la neige et le froid, avec peu de nourriture...etc.

Nous avons reçu l'ordre d'évacuation vers un poste de commandement allemand où nous nous sommes rendus. Etant donné que Monsieur Antoine et moi-même connaissions l'allemand, nous sommes partis à 3 personnes (Je ne sais plus qui était la 3ème personne: un Allemand ou un civil) vers une ferme qui se trouvait à 2 ou 3 Km en haut de Stavelot, sur une route qui monte très fort. Arrivés dans cette ferme, des soldats et un officier, avec lequel nous avons parlé, nous ordonnèrent de quitter toute la zone de la route de **WANNE** et de la route du Vieux Château. Nous sommes alors redescendus vers la maison qui nous hébergeait, où nous étions tous rassemblés et où nous avons donné connaissance du résultat de notre entretien.

Je ne sais plus qui organisa le départ, mais la première image des lieux dont je me souviens, c'est le bas de la route du Vieux Château, le pont avec ses débris de voiture, bref, ce qui pouvait rester des durs combats pour s'emparer de ce pont sur l'Amblève.

La file des évacués était constituée de quelque 50 à 100 personnes. En tête, marchait un homme portant une perche avec un drap de lit. Les personnes âgées ou malades ralentissaient la marche dans la neige.

Au départ de la route du Vieux Château, je me rappelle qu'à droite d'un garage, des blessés hurlaient. Je vois encore la pancarte portant l'inscription "*Verwundete*" (blessés). Je ne me souviens plus s'il y avait des tirs dans les environs à ce moment; il semblait y avoir une trêve.

A 300 ou 400 mètres du début de la montée du Vieux Château, la route était barrée par un camion half-track qui avait enfoncé la façade d'une maison, comme si le chauffeur avait voulu tourner et mettre en place le canon qui y était attaché. Je vois encore le chauffeur et son équipier, couchés sur le volant et entièrement carbonisés. L'ensemble avait sans doute pris feu pendant les combats?

On suivit la route et en haut, dans le tournant, une personne qui venait de mourir dut être abandonnée dans le ravin.

Nous voilà donc partis vers le village de **LODOMEZ**, en direction de **RECHT**, toujours à pied, dans la neige et le froid. Je me rappelle qu'une autre connaissance est décédée dans un virage de la route de **PONT** qui se trouve entre **LODOMEZ** et **RECHT**; cette personne était arrivée jusque là dans une charrette tirée par ses proches.

Le souvenir suivant, c'est l'arrivée dans la commune de **RECHT**, le soir. Il faisait noir. Nous voulûmes loger dans une maison, mais il n'y avait pas de place. Continuant notre route, nous trouvâmes refuge dans une étable de ferme située à un carrefour important. Le toit était ouvert et il neigeait sur nous. Sur des lits de paille, emmitoufflés de couvertures que nous avions emportées, nous entamâmes cette terrible nuit. Nous étions à un carrefour dangereux, mais nous l'ignorions. Comme toujours, nous étions dans le "no man's land", sans contact avec les soldats et dans une totale méconnaissance de la situation militaire.

Après quelques heures, nous nous demandâmes ce qui se passait.

Toute la nuit, on entendit le ronronnement de moteurs des chars qui circulaient dans ce carrefour soumis à des tirs d'artillerie.

De dormir, il n'était pas question. Les yeux ouverts toute la nuit, on voyait au-dessus de nous, dans le ciel, des éclairs, suivis de peu par un sifflement et ensuite un fracas, lorsque l'obus explosait autour de la grange. Heureusement, aucun obus n'est tombé sur nous, mais

bien dans les tuiles du toit. Par la suite, on apprit que c'étaient des batteries d'artillerie américaines groupées dans la vallée de BEVERCE qui tiraient et dont l'objectif était le carrefour en question. Inutile de vous dire quelle nuit nous avons passée à 7 ou 8 personnes. A l'aube, nous nous sommes remis en marche dans la neige et le froid. Nous n'étions plus qu'un petit groupe. Certaines personnes sont sans doute restées à LODOMEZ, PONT ou RECHT. D'autres sont parties vers BORN. Nous avons pris la direction de POTEAU et PETIT-THIER. Je ne me souviens ni de la date, ni du jour!

En ce qui concerne la nourriture, je me rappelle que j'échangeais les cigares que Monsieur Antoine possédait contre du pain. Puis, quand il n'y eut plus de cigares, grâce à ma connaissance de l'allemand, je récupérai des morceaux de pain chez les soldats allemands.

L'ambiance n'était plus à la bataille; je crois que la retraite allemande commençait. Les soldats les plus âgés fuyaient le front.

Après PETIT-THIER, tout ce dont je me souviens, c'est d'une traversée pénible dans la neige à travers bois; cela me semblait interminable et nous ne savions plus où nous étions. Des personnes devinrent malades.

Une image me reste encore, c'est celle d'un membre de notre groupe, Arsène, que nous avons dû abandonner dans une maison qu'il m'est impossible de situer... On a essayé de trouver un médecin, mais je ne me rappelle pas ce qu'il en est advenu. C'est alors que nous avons été recueillis par les personnes d'une ferme, à cave voûtée, à COMMANSTER.

C'était la fin du périple... Nous sommes restés là jusqu'à l'arrivée des Américains.

Je ne me souviens plus de la durée de notre séjour dans cette ferme occupée par des soldats et des officiers S.S.. Dans la cuisine de cette ferme, les jeunes soldats S.S. préparaient leurs repas sur une grande cuisinière d'un mètre sur deux. De temps en temps, nous sortions de la cave en restant dans le corridor. On voyait les balles traçantes et des bombardements dans le lointain.

Non loin de la ferme, les Allemands avait installé une cuisine de campagne. Je me rappelle que j'y reçus un seau de potage. Nous en avons tous mangé, mais le lendemain, nous fûmes dérangés!

Un jour, je me trouvais dans le couloir de la ferme, porte ouverte, en compagnie d'un soldat allemand. Celui-ci était très nerveux en voyant un petit avion de reconnaissance américain (Piper Cup) qui tournait au-dessus de la maison. Le soldat allemand furieux prit sa mitraillette et tira en direction de l'avion. Quelques secondes après, le bâtiment fut pris sous le feu intense de l'artillerie américaine, qui défonça quelques murs extérieurs.

Je me souviens encore d'une soirée au cours de laquelle je passai quelques heures dans une chambre, derrière un poêle à bois. Autour de la table, non loin de là, quatre officiers S.S. déjeunèrent. Ils parlaient de la situation militaire et écoutaient la radio anglaise.

C'est alors, au cours de l'émission, que j'appris que la ville de MALMEDY avait été bombardée par erreur, que SAINT-VITH était complètement détruite. C'étaient les premières nouvelles que j'avais de MALMEDY depuis le 16 décembre. Nous étions peut-être le 23 ou 24 janvier 1945!

Le lendemain, les soldats S.S. quittèrent les lieux et, quelques heures après, on assistait à la retraite allemande désorganisée. Les soldats plus âgés reculaient, emmenant leurs blessés ou malades sur des charrettes tirées par des chevaux. C'était la débâcle. Puis... plus personnel! Seuls, des tirs d'artillerie s'abattaient encore sur COMMANSTER.

Après un calme de quelques heures, les soldats américains passèrent, le fusil sous le bras. Ils prirent possession de la ferme. Alors, tous les civils retrouvèrent la joie de la libération avec pain, chocolat, fruits etc...

C'était la fin.

Le lendemain 25 janvier, je partis à pied dans la neige avec Monsieur Antoine vers VIELSALM, TROIS-PONTS et MALMEDY où nous découvrimmes notre ville en ruines.

Je rends hommage à Monsieur Antoine et remercie toutes les personnes de STAVELOT et COMMANSTER qui nous ont abrités.

Signé Raymond Poull

08-02-1990.

Raymond Poull